

Comptes rendus : Ravier (Xavier), *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, volume I (cartes 1 à 264 plus trois cartes hors foliotage), Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1978

Jean-Claude Dinguirard

Citer ce document / Cite this document :

Dinguirard Jean-Claude. Comptes rendus : Ravier (Xavier), *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, volume I (cartes 1 à 264 plus trois cartes hors foliotage), Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1978. In: *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 92, N°149, 1980. pp. 485-487;

https://www.persee.fr/doc/anami_0003-4398_1980_num_92_149_1939_t1_0485_0000_2

Fichier pdf généré le 17/04/2018

et répétition, sont les deux propriétés qui fondent la vérité particulière et la pertinence continuée du discours mythique.

Après s'être retiré pour délibérer le jury décerne au candidat le doctorat ès lettres avec la mention très honorable à laquelle il ajoute ses félicitations.

Jacques BOISGONTIER, Daniel FABRE.

Comptes rendus

RAVIER (Xavier), *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, volume I (cartes 1 à 264 plus trois cartes hors foliotage), Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1978.

On a beaucoup rêvé le languedocien moyen : il appartenait à M. Ravier de le décrire. Dès le premier volume, son Atlas linguistique révèle cruellement combien prématurées ont été les tentatives, toutes les tentatives, faites pour établir un occitan de référence qu'on nous disait fondé sur les parlers d'entre Toulouse et Carcassonne. Confrontons par exemple les données de l'*A.L.L.Oc.* et les préceptes du récent *Diccionari* de J. Taupiac, en prenant au hasard les cartes 39-44 : pour GRÊLE, seul *granissa* est préconisé ; or, dans l'Atlas, ce mot n'apparaît avec ce sens qu'en un unique point ariégeois : tout le reste de l'énorme territoire dit *grèl(l)a* ! Pour GRÉSIL, on nous conseille *granissa menuda* ou *polverin* : *menuda* apparaît comme une excroissance parasite, et *polverin* n'est pas attesté ; n'eût-il pas été préférable de préconiser *gresil(lha)* et *peses*, *-ena*, qui eux, ne sont pas des fantômes ? GIBOULÉE : on nous donne *marcescada* pour unique traduction, mais l'*A.L.L.Oc.* montre qu'il fallait au moins signaler la possibilité de *vacairòl*. Pour FROID, la graphie (étymologisante ?) *freg* ne rend aucunement compte des réalisations majoritaires, *fre(t)*, ce qui rend l'orthographe occitane aussi sottie que celle du français : vaut-il alors la peine de s'en démarquer, ne manqueront pas de dire les Félibres ? ONGLÉE : le *Diccionari* n'offre que *grop* pour équivalent, et cette forme qu'on nous assure « référentielle » n'est attestée que dans un unique village du Tarn-et-Garonne ! Pour GLACE, la traduction est *glaç(a)* : or l'Atlas montre que d'importantes zones ont *tor* et *gèl*, qui eussent bien mérité qu'on ne les oubliât pas !... Bref, l'Atlas de M. Ravier nous révèle que, de ces dialectes d'une importance cruciale, l'on n'avait jusqu'ici qu'une vue fragmentaire, bien sûr, mais surtout absolument faussée par le narcissisme langagier de ceux qui en ont parlé. Et ne serait-ce que parce qu'il est appelé à faire des vagues dans les cercles occitanistes, entre tous les Atlas linguistiques méridionaux, celui-ci était attendu : grâce en soient rendues à M. Ravier, notre attente n'aura pas été déçue.

C'était d'ailleurs la moindre des choses : M. Ravier est probablement l'homme de France le mieux au fait des problèmes atlantographiques. Ne fut-il pas dressé à la rude, mais féconde expérience de l'Atlas gascon de J. Séguy, dont il fut le collaborateur principal et, pour les quatre derniers volumes, l'enquêteur unique ? Ceux qui sont appelés à manier quotidiennement cet Atlas savent d'ailleurs — Séguy n'était pas l'homme à le taire ! — combien l'influence de Ravier devait en modifier en profondeur l'élaboration et l'économie. Entre cent sophistications utiles, la mesure du coefficient de disponibilité des mots et la notation des refus lexématiques sont des innovations méthodologiques que l'on doit à Ravier : on

se réjouit de retrouver dans l'*A.L.L.Oc.* la mention systématique des refus, si utile à la vision « en creux » des Atlas (je reprends à l'auteur son heureuse image), et qui constitueront sans doute l'une des pierres de touche de la sémantique de demain. Le dialectologue-atlantographe, par la force des choses, est empiriste : sa description et sa présentation s'affinent et s'améliorent au fil des enquêtes. En ce sens, l'*A.L.L.Oc.* aura largement profité de l'*A.L.G.*, dont il apparaît comme le prolongement naturel et, à plusieurs égards, comme le couronnement. L'*A.L.L.Oc.* se présente en effet d'emblée comme une œuvre mûre. Les tâtonnements qui ont marqué les premiers pas du *N.A.L.F.* lui ont été épargnés. Comme Gilliéron est loin ! Fini, désormais, ce foisonnement de formes — une au moins sous chaque point — qui rend si détestable la consultation du vieil *A.L.F.* — et de quelques autres, plus récents. Avec un sens très sûr de l'efficacité en matière de sémiologie graphique, tout ceci est cartographié pour la plus grande commodité du lecteur : l'aréologie des formes est établie sur la carte-même ; les caractères de dimensions différentes permettent d'isoler d'un coup d'œil les dominantes régionales des variantes purement locales ; un riche jeu d'indices (hermétiques, certes, au premier abord ; mais, à l'usage, moins lourd que celui qui permet de suivre la marche des pièces dans un problème d'échecs) offre enfin d'innombrables prolongements vers les signifiés : car tout de même, le dialectologue n'en est plus à se satisfaire des seules variations d'un signifiant à travers l'espace.

Le non-spécialiste, lui (mais pourquoi les Atlas linguistiques sont-ils si rarement lus des historiens, des géographes, des sociologues ? ...), pourra être déconcerté en voyant qu'en pleine aire *èdra*, l'informateur du point 11.04 a répondu *lièrre*, et que ce mot est suivi de la mystérieuse mention « , Σ c + ». Toutefois, la simple lecture de la remarquable *Préface* de l'Atlas (on oublie trop souvent de lire les préfaces !) lui révélera qu'il s'agissait de coder un comportement banal à force d'être répété ; et qu'il est plus bref de mentionner « , Σ c + » que d'être obligé de noter chaque fois : « ayant obtenu *lièrre* à 11.04 alors que les villages à l'entour disent *èdra*, l'enquêteur s'en est étonné et a demandé (signe Σ) si cette dernière forme n'était pas également usitée ; ce à quoi acquiesça l'informateur (signe c), ajoutant (signe +) des commentaires qui figurent en marge ». Au demeurant, ce n'est pas obligatoirement au comportement langagier que s'intéresse le mieux un non-spécialiste, lorsqu'il lui arrive de feuilleter quelque Atlas linguistique. Soit le cas des termes topographiques dialectaux : outre le linguiste, ils intéressent une multiplicité de non-linguistes ; le géographe, l'historien, ont bien des enseignements à tirer de la toponymie ; l'ethnographe, en pays occitan, peut aborder par ce biais l'ensemble d'une culture. Tous doivent pouvoir mettre à profit la quarantaine de cartes offrant des termes à valeur topographiques enfin strictement localisés : car de quelle utilité est en ce domaine le mieux intentionné des dictionnaires ? Mieux : M. Ravier a procédé à des relevés toponymiques dans les points d'enquête, et il peut fournir sur simple demande ces précieux matériaux, trop abondants pour avoir trouvé place dans l'Atlas. N'y a-t-il pas là l'ébauche d'un travail pluri-disciplinaire qui aurait son utilité ? Dans le même domaine, il est un autre travail qui réclamerait la collaboration d'une bonne quantité de spécialistes venus d'horizons différents ; il s'agirait de commenter, et peut-être d'expliquer, la carte 59, qui nous semble l'une des plus fascinantes de l'Atlas. C'est une carte des données négatives dans orographie dialectale ; selon les propres termes de Ravier, elle permettra peut-être de tirer des « indications sur les modalités de dispersion des bases entrant dans le champ du lexique orographique » ; et l'on se prend à rêver sur cette carte, qui pose un problème humain majeur, mais que les linguistes, réduits à leurs seules forces, ne peuvent résoudre...

Mais il est peut-être plus urgent de poser des problèmes que de les résoudre : et de l'avoir su faire, nous dirons toute notre reconnaissance à M. Ravier et à

ses collaborateurs, MM. Boisgontier et Nègre, pour ce premier et brillant volume de l'*A.L.L.Oc.* N'oublions pas dans nos félicitations M^{lle} Albouys, dont l'admirable calligraphie ne contribue pas peu à la belle impression de l'Atlas, et admirons le soin et la patience avec lesquels elle a su disposer l'énorme quantité d'informations offerte. Nous nous sommes livré à l'épluchage le plus malveillant des cartes 77-78, et nous n'avons pu y relever que des erreurs vénielles, ce qui est frustrant pour un critique : c. 77, manque la + au pt 46.14 ; c. 80, aux Remarques, corriger 46.32 en 46.30 ; c. 81, manque, aux Remarques, la note concernant 31.30 ; c. 82, ajouter la + sous 81.22 et 46.11 ; c. 86, d°, sous 11.02 ; c. 88, d°, sous 24.11. Comme on le voit, il ne s'agit que de vétilles, et qui n'entament en rien l'admirable qualité de l'*A.L.L.Oc.* ; aussi attendons-nous avec impatience les prochains volumes, sûr que nous sommes qu'ils ne peuvent décevoir notre enthousiasme.

J.-C. DINGUIRARD.

TAYLOR (Robert A.), *La littérature occitane du Moyen Age, Bibliographie sélective et critique*, University of Toronto Press, 1977, 166 p.

L'ouvrage de M. Taylor répond vraiment à un besoin. Nous ne disposions pas encore d'une bibliographie récente, de format commode et allant à l'essentiel pour la littérature occitane du Moyen Age. Le répertoire publié aujourd'hui rendra donc de grands services. Il est de format très maniable puisqu'il compte 166 pages et 885 numéros. Le classement adopté est très clair et la présentation fort aérée. Comme il est naturel, le chapitre consacré à la poésie lyrique des troubadours est à lui seul plus important que le chapitre consacré à tous les autres genres littéraires. Les chansons des troubadours ont beaucoup plus attiré les chercheurs que les autres genres, d'ailleurs moins bien représentés. L'auteur n'a pas cherché à faire ici une bibliographie exhaustive. Il laisse justement de côté les textes techniques dépourvus d'intérêt littéraire, comme les opuscules sur les *Jours périlleux*, les *Traités d'alchimie*, les *Recettes médicales ou vétérinaires*. Il ne prête attention qu'aux œuvres de premier plan.

Sur quelques points on pourrait ajouter certains compléments. La littérature occitane n'étant pas considérable, on pouvait joindre dans la même bibliographie la langue et la littérature. C'eût été pour le lecteur accroître l'intérêt de l'ouvrage, sans déséquilibrer sensiblement le volume du livre. Des informations relatives aux réimpressions auraient été aussi les bienvenues. Il est important de savoir que les deux grands dictionnaires de l'ancien provençal se trouvent encore dans le commerce : le *Lexique roman* de Raynouard a été réimprimé chez Winter, à Heidelberg, en 1928-29 et n'est pas encore épuisé. Le *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch* de Levy a été reproduit en 1973 par Olms-Verlag à Hildesheim. Chacun trouvera quelques ajouts à opérer : par exemple, la bibliographie annuelle des *Annales du Midi* n'est pas citée ; l'important ouvrage d'E. Koehler, *Sociologia della Fin'Amor, Saggi trobarici*, a cura di Mario Mancini, Padova, 1976, qui rassemble et traduit en italien un grand nombre de travaux publiés dans des livres ou des périodiques différents, serait à ajouter ; l'excellente grammaire de G. B. Pellegrini, *Appunti di grammatica storica del provenzale*, Pisa, 1962, est omise. Mais d'une manière générale cette bibliographie sélective fait un « bon choix ». Il faut savoir gré à l'auteur de l'avoir entreprise.

Philippe MÉNARD.